

questions
de communication

Questions de communication

25 | 2014

La ville, une œuvre ouverte ?

La surdétermination du politique, un projet de légima(c)tion théorique des *cultural studies*

The "Overdetermination" of Politics, a Cultural Studies Theoretical Project of Legitimize(c)tion

Céline Masoni Lacroix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9033>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9033

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 245-261

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Céline Masoni Lacroix, « La surdétermination du politique, un projet de légima(c)tion théorique des *cultural studies* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9033> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9033

Tous droits réservés

CÉLINE MASONI LACROIX
Information, milieux, médias, médiation
Université de Nice Sophia Antipolis
F-06200
masoni@unice.fr

LA SURDÉTERMINATION DU POLITIQUE, UN PROJET DE LÉGIMA(C)TION THÉORIQUE DES *CULTURAL STUDIES*

Résumé. — Dans « Cultural Studies and its Theoretical Legacies », Stuart Hall (1992) prend position par rapport au grand récit des *cultural studies*, afin d'interroger leur projet ainsi que le problème en tension du travail théorique, qu'il développe en pratique politique. Il convie à une pratique dialogique et conflictuelle de lecture, qui a toujours guidé son approche et sa lutte envers les textes, ainsi que son combat contre le marxisme et sa mésinterprétation. Nous engagerons une lecture dialogique de la contribution d'Éric Maigret (2013) en interrogeant ce qu'il qualifie de systématisation théorique de Stuart Hall, pour nous attacher à déceler le décentrement métaphorique de ces méta-objets de discours que sont la justification scientifique du positionnement disciplinaire et la surdétermination structurelle du politique.

Mots clés. — Théorie, pratique, politique, disciplinarité, déplacement, métaphore.

« On parvient également ainsi à l'égalité ou à l'équation entre "philosophie et politique", entre pensée et action, c'est-à-dire à une philosophie de la praxis. Tout est politique, aussi la philosophie ou les philosophies [...] et la seule "philosophie" est l'histoire en acte, c'est-à-dire la vie même »
(Gramsci, 1975 : Cahier 7, § 35).

En amont de la pratique du débat, le cadre de la rubrique « Échanges » enjoint aux chercheurs de pratiquer une lecture attentive que nous définirons – avec Stuart Hall – dialogique du texte de l'autre ; une pratique de lecture que les *cultural studies* ont pu ériger en méthodologie critique. L'énoncé attesté d'un auteur interpelle de potentielles interdiscursivités (Achard, 1995) qui interrogent l'inscription historique, épistémologique, textuelle du paradigme interprétatif choisi par cet auteur. La question des lieux d'où le locuteur parle et qui déterminent son discours, ressortissant des interrogations de la théorie de l'énonciation, peut être confrontée au dialogisme de Mikhaïl Bakhtine (1929) qui rejette l'idée de conscience individuelle de l'énonciation, vise la polyphonie de l'énonciation et l'interaction verbale. La définition plus précise de Pierre Achard (1995) entend tout acte de discours, dont l'argument ouvert à l'échange, comme acte d'appropriation de textes ou de discours antérieurs et acte dont l'interprétation engage un affrontement entre des appropriations possibles. La lecture dialogique se propage dans la concurrence et la déformation.

Si la théorie dialogique se précise dans différents ouvrages, nous souhaitons insister sur le choix de Mikhaïl Bakhtine (1929 : 141) d'approcher la langue dans ses fonctions de communication et de structuration du réel ; l'interaction verbale des locuteurs y est qualifiée de sociale. Dans cet essai intitulé *Le marxisme et la philosophie du langage*, l'auteur entend appliquer la méthode sociologique en linguistique : « La langue s'associe à la communication sociale, [...] devient réalité » (*ibid.* : 172).

Plus précisément, se démarquant des pratiques déconstructivistes – et c'est aussi ce que nous nous attacherons à montrer –, l'approche lectoriale de l'intellectuel, de Stuart Hall (1992) à Jacques Rancière (2000, 2006) ou Louis Althusser (1965), érige l'opérativité de la pensée dans le déplacement. Elle déplace la dialectique de l'interprétation (Ricœur, 1969), qui pose le conflit des interprétations rivales ou le dissensus herméneutique, vers la pratique du conflit, de la mésentente, dans le sens rancien, s'affirmant, dans sa dimension théorique, à la fois comme objet et méthode de travail. Cette pratique non dialectique pose la lecture comme problème et pratique, c'est-à-dire légitime sa dimension théorique et guide notre lecture du texte d'Éric Maigret (2013). Nous interrogerons le questionnement qui résout la tension entre discipline, antidiscipline, interdiscipline et transdiscipline, vers une position paradigmatique et postdisciplinaire. Cette relation à la contribution d'Éric Maigret (*ibid.*) déplace les préfixations « anti- », « inter- », « trans- » ou « post- » vers le « entre », affirmant et affinant la question de la valeur théorique du déplacement. En effet, le fil directeur de notre approche exploite une interrogation plus générale sur l'ancienne dichotomie entre théorie et pratique que la question du déplacement légitime en pratique théorique.

Ainsi, dans une première partie, déroulerons-nous le fil narratif de l'interrogation de Stuart Hall afin de faire valoir une manière de faire de la théorie en tant que pratique, qui pense son intervention dans le monde, qui pense effets et déplacement et peut donc se nourrir; dans une deuxième partie, d'une interrogation sur ce qui se passe entre les disciplines, sur le transport ou le transfert de savoirs, tout autant que questionner le cheminement d'Éric Maigret (2013) vers le post-disciplinaire. Enfin, dans une troisième partie, notre interrogation se prolongera sur la valeur épistémologique et critique d'une théorie de l'intervention, revenant sur l'engagement de Stuart Hall envers et contre le marxisme, c'est-à-dire aussi sur le sens d'une surdétermination politique du champ des *cultural studies*.

Peut-on, avec Éric Maigret, parler de systématisation théorique de Stuart Hall, ou déceler dans le cheminement narratif hallien, qui s'approprie les moments décisifs des *cultural studies*, le décentrement métaphorique de ces méta-objets de discours que sont la justification scientifique du positionnement disciplinaire et la surdétermination structurelle du politique ?

Un fil narratif hallien

Parmi les travaux de Stuart Hall convoqués par Éric Maigret, confronter le texte exposant les deux paradigmes des *cultural studies* (Hall, 1980) à un texte postérieur (Hall, 1992), dans lequel l'auteur narrativise sa propre relation à l'interrogation théorique des *studies*, autorise une lecture qui repositionne le projet des *cultural studies* en philosophie de la pratique. Reconnaisant l'héritage de Richard Hoggart et de Raymond Williams, mais dépassant la dialectique entre savoir et pouvoir, Stuart Hall avance une pratique dialogique de la lecture et de la pensée qui nourrit et interroge les fondations théoriques d'une pensée en action.

Stuart Hall (1992) jette un regard rétrospectif et autobiographique sur le « *tableau vivant* » des *cultural studies*. Dans l'article intitulé « Cultural Studies and its Theoretical Legacies », il « re-narrativise » le « grand récit » des *cultural studies*, à partir de certains de leurs héritages et de leurs moments théoriques, les attachant à un projet intellectuel, critique et politique. Pour le penseur, il s'agit de réfléchir sa position institutionnelle et sa pratique intellectuelle. En deçà d'une dichotomie entre théorie et pratique, Stuart Hall avance la nécessaire tension entre la fluidité de la théorie et ses effets pratiques. D'emblée, les *cultural studies* y sont définies comme une formation discursive, dans le sens foucauldien. De multiples discours, des histoires, des travaux, des méthodologies, des trajectoires et des positions théoriques, tous différents et en conflit, en compétition, constituent la collection de formations instables des *cultural studies*. La notion de formation discursive s'entend bien comme structuration de l'espace social par différenciation des discours. C'est ce que précise Pierre Achard (1995 : 84) se référant aux définitions de la notion de formation discursive proposées par Michel Foucault (1969) et Michel Pêcheux (Haroche et al., 1971) : « Cette différenciation repose sur des accumulations de "textes" dans un même voisinage ».

Selon Stuart Hall (1992 : 108-109), la théorie se concentre dans cette définition : « Un ensemble de connaissances conjonctuelles, contestées, localisées, dont on doit débattre de manière dialogique. Mais encore en tant qu'une pratique qui pense sans cesse à son intervention dans un monde [...] où elle pourra avoir quelque effet »¹. La dialogique des connaissances conjonctuelles permettant une intervention est au cœur d'une théorie en tant qu'exercice pratique. En s'intéressant à la pratique du politique, Hall effectue un retournement de la question du sens. La pensée doit s'émanciper de son enfermement théorique afin de se confronter à « ce qui est sale là en dessous » (« *to the something nasty down below* ») (*ibid.* : 100). Les *studies* doivent s'attaquer à la pensée de la transcendance, de la dichotomie fondamentale entre le sensible et l'intelligible, dans la saleté du jeu sémiotique (« *the dirtiness of the semiotic game* », *ibid.*).

Ainsi les pratiques intellectuelles des *cultural studies* s'affirment-elles dans leur dimension politique. En d'autres termes, les questions théoriques et politiques sont maintenues par les *studies* dans une tension permanente et à jamais irrésoluble. C'est en ce sens qu'elles se positionnent théoriquement en tant que projet, qui reste ouvert, mais ne peut être simplement envisagé comme pluraliste. La dimension projet refuse toute assimilation à un métadiscours. Pour autant, il n'y a pas de discours anti-théorique chez Stuart Hall, mais plus finement, l'injonction « culturelle » à développer le travail intellectuel et théorique en tant que pratique politique est à saisir en tant que problème et tensions théorico-pratiques. Il faut donc entendre les *cultural studies* comme une entreprise sérieuse ; ce sérieux signant leur inscription politique.

L'approche théorique hallienne exprime donc une tension entre un refus de fermer le champ des *cultural studies* et une détermination à revendiquer certaines positions dans un combat argumentatif. Cette tension est dialogique et doit être entendue comme principalement antidialectique ; il n'y a pas de dépassement de la contradiction, pas de résolution dialectique de la différence. Le dialogique respecte la différence. Mais il ne se réduit pas à cette position « anti- », il instaure une autre relation à la théorie, à la lecture, aux textes et aux auteurs. Ainsi la dimension dialogique gagne-t-elle à être précisée par rapport à l'exigence du travail de lecture de Stuart Hall, une lecture en tension de textes et d'auteurs envers lesquels la pratique de lecture s'engage. Une lecture de cet ordre ne se livre pas à la suppression d'un texte ou d'une interprétation au profit d'autres. De même, ne fait-elle pas valoir tel texte ou telle pensée sans engager une lutte.

Originellement, le combat dialogique de Stuart Hall est avec et envers le marxisme. Le marxisme a construit une théorie générale qui peut penser ensemble, en reprenant les propos mêmes de Stuart Hall, dans une réflexion critique, les différents domaines de la vie, de la politique et de la théorie, de la théorie et de la pratique, des

¹ Ici et par la suite, nous traduisons : « A set of contested, localized, conjunctural knowledges, which have to be debated in a dialogical way. But also as a practice which always thinks about its intervention in a world [...], in which it would have some effect ».

questions économiques, politiques, idéologiques. Cette approche a posé la notion de connaissance critique et plus encore, la production d'une connaissance critique en tant que pratique. Mais elle reste un métadiscours, eurocentrique. L'art du conflit et de la mise en tension conceptuelle et pratique se découvre dans cette lutte politique première. Ce qui signifie que la pensée s'engage avec un problème, non une théorie ou une problématique, mais dans une lutte envers le déterminisme et le réductionnisme d'un métarécit, envers l'universalisme et l'essentialisme de la pensée.

L'essentialisme s'entend comme la manière traditionnelle de poser la question de la théorie, que l'on oppose la théorie et la pratique, ou plus spécifiquement, l'esprit et la matière, ou que l'on affirme le primat de l'un sur l'autre. Si, dans son opposition entre esprit et matière, la métaphysique offre le primat à l'esprit, le matérialisme historique ne s'attaque qu'à un retournement de cette opposition en affirmant la supériorité de la matière sur l'esprit. La même pratique philosophique dualiste s'y déploie. Une pensée essentialiste crée des oppositions binaires : de la rupture entre le sensible et l'intelligible à la différence radicale entre l'homme et la femme et à leur essentialisation (ou naturalisation). Le travail de démythification et de déconstruction de la pensée émancipe de ces dichotomies stériles, de cette illusion de l'être, des significations stables et des identités. Dans un sens derridien, il s'agit de reconnaître le jeu de la différence dans le langage. Par extension, les pensées critiques contemporaines s'engagent contre cette vision essentialiste proche de la métaphysique occidentale. Il n'y a pas d'essence dans le monde social. Plus spécifiquement, il n'y a pas de substance de l'identité. Les identités – de genre, de classe – s'avèrent socialement construites, par conséquent contingentes. Par-delà la déconstruction, il existe une tension entre la position anti-essentialiste et son effet dans la pratique. C'est en ce sens que Gayatri S. Spivak (1988) a pu penser l'essentialisme stratégique. Il est une forme de traduction de l'essentialisme radical, mais émancipée de l'original. C'est-à-dire que, par son ancrage dans la pratique et sa réflexivité par rapport à la pratique, l'essentialisme stratégique ne s'en tient pas à une dénonciation du concept de l'essentialisme, mais à son déplacement, dans le sens hallien, son décentrement.

Le conflit, la compétition, la mise sous tension conceptuelle et pratique comme pratique effective de la pensée, le décentrement ont pu être approchés, ci-dessus, en tant qu'art. Plus précisément, Stuart Hall (1992 : 101) utilise et donne sens à la métaphore de la lutte, du « combat avec les anges », pour le travail théorique. Il faut comprendre que la pratique politique des *cultural studies* reste un exercice métaphorique. Mais que les métaphores sont chargées du sérieux politique de l'entreprise culturelle. Elles affectent la pratique de chacun. En d'autres termes, elles assurent le lien entre théorie et pratique que vise la politique théorique de Stuart Hall. Déplacement de l'exercice conceptuel, un exercice métaphorique a un effet pratique. En tant que tel, le politique se légitime en action.

Ainsi le travail théorique est-il saisi par différentes métaphores appartenant au domaine de la lutte, celle de l'énigme ou celle de l'interruption, du déplacement ou du décentrement. En référence au sens propre du terme grec « *metaphorá* »

(« transport »), le déplacement et le décentrement se dévoilent comme métaphore « centrale » à effet décentralisant de la pratique théorique hallienne. La métaphore déplace la pratique conceptuelle de la pensée en pratique culturelle de proximité et de tension entre la pensée et l'action, la théorie et la pratique. La métaphore est à la fois transport de sens, détournement ou décentrement du sens, et déplacement politique du sens théorique vers l'action pratique. Si dans l'herméneutique de Paul Ricœur (1975), la métaphore est le remplacement d'un lexème par un second, présentant avec le premier un ou plusieurs sèmes communs, s'il y a une tension entre ces sèmes communs ou opposés et une figuration de leur ressemblance, le travail de la métaphore de Stuart Hall n'est pas seulement linguistique, mais encore politique ; la métaphore assure le passage entre la théorie et la pratique.

Le travail sérieux de la métaphore se dévoile dans le flux, dans la conjoncture, dans l'évolution des pratiques théoriques des *cultural studies*, dont le chemin parfois bien délimité peut être déplacé. Ainsi la métaphore linguistique et l'importance du langage, de la textualité et de la discursivité ressortissent-elles du tournant linguistique qui a décentré les pratiques théoriques des *cultural studies*. En affirmant la prégnance de la discursivité et de la textualité sur toute étude de la culture, le tournant linguistique a reconfiguré la théorie des *cultural studies*. Simultanément, de l'aveu même de Stuart Hall (1992: 106), la textualité ne suffira jamais².

Dans la lecture hallienne (1992: 102), les métaphores, par exemple celle de l'hégémonie développée par Antonio Gramsci dans son déplacement de l'héritage marxiste, ont donc une productivité politique. Dans le jeu de l'hégémonie, l'intellectuel organique d'Antonio Gramsci doit à la fois développer une connaissance approfondie de ses objets et transmettre son savoir; ce qui signe son engagement à un niveau politique (*ibid.*: 103).

Enfin, métaphore de la pratique réflexive mise en tension, la lutte signifie que la pensée peut ne pas s'attacher; voire se détache de l'accumulation de connaissances sur un objet qui la constituerait en discipline, mais s'intéresse à la manière de saisir et d'interroger un objet de connaissance. Concurrément, et afin de ne pas s'enfermer dans un théoricisme qu'elle dénonce, la pratique hallienne vise toujours l'action de la connaissance sur le monde. Ce mouvement de la pensée évolue du positionnement anti-essentialiste des *cultural studies*, vers une réappropriation du stratégique (Spivak, 1988) et de l'arbitraire (Bhabha, 1994). Mettre en avant l'ouverture des *cultural studies* est mettre en tension la non-fermeture de la connaissance avec l'impossibilité de la pratique politique sans clôture arbitraire. C'est ce qu'avance Homi K. Bhabha (*ibid.*) en posant la clôture arbitraire du dispositif, ou de l'agencement social. Nous traduisons que le flux des déterminations sociales et/ou des jeux de pouvoir ou des rapports de force doit être arbitrairement et momentanément fixé en fonction d'un ensemble de conjonctures spécifiques situées dans l'espace et le temps ; une ligne directrice clarificatrice, explicative se saisit du multiple, afin que l'action politique puisse être engagée sous cette arbitraire et éphémère direction.

² « Culture will always work through its textualities – and at the same time textuality is never enough ».

Entre les disciplines

Nous investirons plus avant le problème théorique essentialiste, en tant que tension entre pensée de la transcendance et vision immanentiste, qui problématiserait de nouveau la question du lien entre théorie et pratique et le décentrement de ces interrogations. La tension essentialiste s'affirme dans les diverses appropriations disciplinaires de la question et, plus généralement, dans la nécessaire tension entre deux pratiques intellectuelles : « penser le théorique » et « positionner une discipline », voire une métadiscipline, garante de la réflexivité des autres disciplines sur leurs propres objets et méthodes.

Ainsi Karl R. Popper (1963) définit-il l'essentialisme comme un type de doctrine qui admet que l'objet véritable de la connaissance est l'essence des choses cachée derrière les apparences. Pour notre propos, nous retenons deux conséquences majeures de cette définition de la connaissance : d'une part, il existe des explications dernières et, d'autre part, toute théorie doit procéder à partir d'une définition de son objet, ce qui instaure des disciplines fixes. La question d'un essentialisme « caché » du positionnement disciplinaire, qui établit des frontières entre telle et telle discipline et définit ce qui ou qui fait partie de la discipline et ce qui en est exclu, fonctionnant donc sur le principe de la différence et de l'opposition, reste transversale à cette partie. Mais ce qui nous intéresse plus précisément est la position d'Éric Maigret (2013), qui sait mettre en tension l'ordonnement et/ou la hiérarchisation des *cultural studies*, tout autant que leur revendication d'anti-discipline et leur positionnement en tant qu'inter- ou trans-discipline. Inscrivant la relation des *studies* à la question disciplinaire dans son histoire, l'auteur note que, désormais, elles se forment plutôt dans les zones entre les disciplines. Différentes questions peuvent être posées au texte d'Éric Maigret, qui toutes convergent vers la question empruntée à Stuart Hall, confrontant la déconstruction de la question de la disciplinarité à l'opportunité stratégique d'une théorisation pratique. La question disciplinaire peut-elle être traitée en dehors de ces formulations historiques en tant qu'interrogation plus générale sur la pratique théorique de la pensée ? En quel sens cette interrogation ne trahit-elle pas le projet culturel ? Et, plus finement, les préfixations (inter-, trans-, post-), outils langagiers de modification du sens du terme discipline, n'expriment-elles pas justement cette inscription conjoncturelle et historique, alors que le travail *entre* les disciplines tend vers une plus grande généralité du travail politique de la pensée ?

Sur son site internet, le Centre international de recherches et études transdisciplinaires (Ciret) – dont Edgar Morin est un membre fondateur – offre une multitude de travaux consacrés à la question transdisciplinaire. Nous tenterons d'y déceler une théorisation pratique de l'interdisciplinarité, pour le moins, en quel sens cette pratique de questionnement peut y être interrogée, omise, ou niée. Un membre du Ciret, Basarab Nicolescu (2012), montre que la pluridisciplinarité et l'interdisciplinarité conservent une inscription dans la recherche disciplinaire, du point de vue de leur finalité. Ces deux démarches « débordent » les disciplines, mais restent circonscrites

à une vision des frontières et de la séparation disciplinaires. Le chercheur s'attache à définir les préfixations de la discipline. Selon lui, lorsque plusieurs disciplines étudient l'objet d'une seule et même discipline, dans le cas de la pluridisciplinarité, la connaissance de l'objet en sortirait approfondie. En même temps, cet enrichissement n'apporterait un gain qu'à la discipline première, précise-t-il. Le transfert de méthodes d'une discipline à l'autre selon la perspective de l'interdisciplinarité engendre des transformations intradisciplinaires à différents degrés. Du degré d'application – où un transfert de méthodes, par exemple de la physique nucléaire vers la médecine, peut générer de nouveaux traitements médicaux – au degré épistémologique – où le transfert de méthodes suscite le renouvellement des analyses scientifiques – jusqu'au degré « supérieur » d'engendrement de nouvelles disciplines qui pourrait tendre à rompre les frontières disciplinaires, mais, pourrait-on nuancer, parvient plutôt à en construire de nouvelles, afin de légitimer le champ de la discipline nouvellement formée. La formation disciplinaire est attaquée, mais ne « rompt » pas. Dans la transdisciplinarité, le préfixe « trans- » indique « ce qui est à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline » (Nicolescu, 2012)³. La définition du « trans » semble se démultiplier de manière pertinente dans l'« entre », l'« à travers », voire l'« au-delà ». Pour autant, nous nous interrogeons sur l'emploi de cet « au-delà » qui semble offrir une connotation spirituelle ou transcendante au discours. Le manque de clarification lexicale nuit à l'exercice de la pensée. En quel sens un discours sur l'interdisciplinarité peut-il omettre de s'interroger sur l'ancrage métaphysique de ses termes ? Alors que, en amont du postmoderne, de la fin des métarécits, de la déconstruction, de l'anti-essentialisme ou de la dénonciation des dichotomies de la pensée traditionnelle, les pensées nihilistes du XIX^e siècle théorisaient déjà la perte des valeurs. Tous ces mouvements convergent, dans des exploitations conceptuelles et pratiques divergentes, vers « l'attitude » non essentialiste et non disciplinaire de la pratique théorique engagée de Stuart Hall. De nombreuses pensées postmodernes revisitent la question de la structure qui ne surdéterminerait plus une théorie politique en action. Alors que la pensée complexe de la transdisciplinarité vise l'unité de la connaissance, en tant que compréhension du monde présent. L'espace entre les disciplines – et au-delà – des disciplines y est plein, en présence de plusieurs niveaux de réalité. C'est alors « la structure discontinue des niveaux de réalité [qui] détermine la structure discontinue de l'espace transdisciplinaire » (Nicolescu, 2012). Si cette approche a dépassé l'antagonisme entre unité (de la connaissance) et discontinuité (d'un espace transdisciplinaire de la connaissance), elle n'échappe pas à cette surdétermination structurelle et semble ne pas s'être « discursivement » émancipée de tous les pièges du logocentrisme. Envisager la complémentarité des recherches disciplinaires et transdisciplinaires est promouvoir, dans ce texte, la fécondité d'une rencontre ; c'est aussi oublier le polémisme à l'œuvre dans toute entreprise de connaissance.

³ La graphie originale est respectée.

Ainsi la vision transdisciplinaire semble-t-elle faire les frais d'un manque de culture réflexive commune qui passe nécessairement par la clarification des concepts utilisés afin que chacun parle un peu le langage de l'autre dans une co-construction du discours... Par ailleurs, le Ciret envisage un projet moral⁴, rédigé à plusieurs mains à la fin des années 80. L'idée de « flux d'information circulant d'une branche de la connaissance à une autre, permettant l'émergence de l'unité dans la diversité et de la diversité par l'unité » (*ibid.* : art. 3), de même le refus de « tout projet globalisant, [de] tout système fermé de pensée, [de] toute utopie » ou de l'unification de toutes les branches de la connaissance (*ibid.* : art. 4) sont le signe d'un positionnement critique, ouvert, qui plus est, vers la vie sociale. Nous n'avancions pas un impensé de la sémantique d'un discours qui serait propre au Ciret, mais un manque de perspective critique sur la polysémie des concepts employés. Plus précisément, nous mettons en balance une formation discursive (idéologiquement orientée) et une volonté de circonscription du sens fondée sur la reconstruction « d'une image cohérente du monde » (*ibid.* : art. 2). En effet, la dénonciation du scientisme du XIX^e siècle apparaît plus axée sur la ruine d'une espérance que sur la critique du positivisme ou d'un déterminisme mécaniste. Elle s'accompagne enfin du présage, de l'avènement d'une nouvelle rationalité que les avancées de la science moderne féconderaient.

Le discours d'Edgar Morin (1990) sur l'interdisciplinarité est éminemment plus critique. De migrations ou d'hybridation en projets, de schèmes cognitifs réorganisateurs en paradigme niant l'antagonisme de l'ordre et du désordre vers l'organisation, Edgar Morin pense les « inter-trans-poly-disciplinarités », reconnaissant leur flou et leur polysémie. Si le chercheur conclut sur une connaissance en mouvement, il avance encore un « au-delà » de la discipline, reprenant un impératif cognitif sur la connaissance du tout et de ses parties formulé par Blaise Pascal (Morin, 2011), un point de vue métadisciplinaire. La réappropriation critique semble s'y mêler au refuge de la pensée au sein d'anciennes certitudes.

Dans une introduction à un dossier sur l'interdisciplinarité, Jean-Michel Besnier et Jacques Perriault (2013) assument la délicate tâche d'offrir un cadre conceptuel à une livraison thématique de revue. Y appliquer la ligne de lecture « théorique » de Stuart Hall semble ainsi se justifier, et permet de comprendre que leur interrogation de l'interdisciplinarité met en tension une mutuelle exclusion des disciplines et le travail d'élaboration épistémologique des formes de l'interdisciplinarité. Il est à noter le déplacement que les auteurs imposent à la question de la réflexivité de la pratique de la recherche. Ils placent la tension non plus au niveau théorico-pratique, mais à celui de l'usage, en se recentrant sur la manière dont les chercheurs peuvent pratiquer l'indiscipline et/ou l'interdisciplinarité. Cette question ne semble pas décentrer celle de la théorisation d'une pensée en action. Plus précisément, les auteurs remarquent que, en France, les institutions d'enseignement et de recherche ne parviennent pas à résoudre une opposition entre l'imposition disciplinaire de frontières aux savoirs et la nécessaire hybridation des disciplines, pour une innovation scientifique et technique.

⁴ Accès : http://ciret-transdisciplinarity.org/moral_project.php. Consulté le 03/03/14.

Deux questions convergentes se posent : l'interdisciplinarité ne renforce-t-elle pas, paradoxalement, la notion de discipline ? Et les stratégies d'évaluation de la recherche ne visent-elles pas à discipliner l'interdisciplinarité ?

Les auteurs convoquent les notions d'indiscipline, de sérendipité, en appellent à l'audace multidisciplinaire contre la fermeture et la méfiance corporatiste. Ils avancent la migration, le transfert et le nomadisme des concepts pour cerner la transdisciplinarité. Ils posent aussi la vanité de la fragmentation des savoirs, mais non en tant qu'interrogation critique de la tension entre discipline et interdisciplinarité, ou entre discipline et indiscipline, mais en invoquant la fluidification des données induite par les technologies de l'information et de la communication. Finalement, ils expriment la nostalgie d'une époque, les années 70-80, en France, pendant laquelle interdisciplinarité et indisciplinarité exerçaient l'une sur l'autre une tension plus forte.

Si nous pouvons reconnaître que cette tension exerce une influence sur la pratique scientifique, elle semble être oublieuse de l'activation théorique de cette pratique, sa légitimation pratique, en action. Poser la question de la discipline est inscrire cette interrogation dans son histoire, en y décelant le travail de la pensée. Des diverses préfixations de la discipline, nous nous dirigeons avec Éric Maigret (2013) et Stuart Hall (1992) vers la question d'un positionnement entre les disciplines, qui peut être *théorisé* en tant qu'indiscipline. C'est en ce sens que Jacques Rancière (2006) place l'indiscipline, ou la transgression des frontières entre les disciplines. L'indiscipline déconstruit la position du maître, ou de l'expert, au niveau de la politique de la théorie. L'indiscipline n'est en aucun cas une négation de la discipline, mais engage une pensée qui se bat contre la position disciplinaire et son propre positionnement vis-à-vis de ce que les disciplines ont imposé à la pensée en action. L'indiscipline altère les orientations disciplinaires. Elle ne consiste pas seulement à positionner sa pensée entre les disciplines, mais aussi à éviter les divisions, voire à les briser. L'indiscipline de Jacques Rancière est la déconstruction de systèmes de pensée, de disciplines qui assignent des places et des rôles aux individus, tout autant qu'un territoire à la pensée, en établissant une certaine distribution du pensable.

De la surdétermination à la légitema(c)tion

L'assignation de rôles et la distribution du pensable signent le refus critique d'une pensée déterminée et déterministe contre laquelle il faut se battre, voire réitérer le combat. Il faut penser plus avant l'excès déterministe sur la pensée et le monde, ou la surdétermination. Celle-ci s'avère polysémique et peut être rapprochée de la polyphonie chère à Mikhaïl Bakhtine (1929). Dans une montée en généralité, la pensée se voit surdéterminée, « agie » par le primat de telle ou telle interrogation. D'une surdétermination scientifique d'abord, qui détermine la pratique philosophique dans sa relation au savoir (Althusser, 1965), la surdétermination politique de la philosophie s'est imposée comme paradigme dominant depuis l'Antiquité grecque (Althusser et al., 1965).

Une lecture superficielle de la question de l'engagement des *cultural studies* ou de leur visée sociale pourrait envisager qu'elles surdéterminent le social et le culturel par la question politique des rapports de pouvoir. En miroir, la surdétermination politique montrerait justement les hiérarchies, les stratégies de domination et les inégalités de la société, voire en constituerait les conditions d'émancipation. Il s'agit plutôt d'interroger la surdétermination du politique comme problème et méthode philosophiques. Ainsi faut-il reconnaître la valeur conjoncturelle et conceptuelle de la surdétermination. Louis Althusser (1965) a introduit ce concept afin de saisir la production des événements qui sont définis en tant que ruptures dans l'histoire. Ces ruptures sont conjoncturelles et surdéterminées par la structure du politique. Plus précisément, la contradiction surdéterminée (entre conjonctures et structure) peut être entendue dans sa proximité sémantique avec la théorie de la contradiction de Lénine, celle-ci est un nœud par lequel la contradiction centrale du capital et du travail est activée (Montag, 2013). Sans cesse renouvelée en matérialisme dialectique ou historique dans les approches marxistes et néo-marxistes, la théorie de la contradiction affirme le primat du politique et surdétermine l'action. En quel sens la surdétermination est-elle une activation de la contradiction, dans le sens aussi d'une activation des oppositions binaires qui ont jalonné le travail de démythification, de déconstruction, voire de reconstruction des *cultural studies* ? Ce qui peut signifier encore que la surdétermination politique déplace le double paradigme empiriste et structuraliste des *cultural studies* (Hall, 1980) vers une interrogation théorique (Hall, 1992) qui pense ensemble les aléas des conjonctures historiques et l'action intellectuelle, et ne vise nullement l'unité de cette diversité, ni même l'excès d'une structure totalisante. Stuart Hall ne se repositionne-t-il pas ainsi face au post-structuralisme de Michel Foucault ?

Ainsi parler de surdétermination du politique peut-il être défini comme mouvement dialogique, qui anime et met en tension l'obéissance du politique à une superstructure et la stratégie pratique qui autorise l'action. L'hégémonie au sens gramscien pense cet excès de la structure du politique vers les conjonctures politiques. En d'autres termes, il existe une tension entre l'indépendance théorique d'une philosophie de la pratique et une dépendance historique. La surdétermination du politique aurait à se déplacer vers une contextualisation de la question théorique politique, par-delà l'imposition d'une structure du politique.

La question de la surdétermination est intrinsèquement politique, car elle déplace la question traditionnelle du lien entre théorie et pratique vers la diversité des approches culturelles situées, qui n'excluent pas moins un travail épistémologique et critique non dialectique. La surdétermination pose les fondements d'une réflexion sur les effets de la théorie dans la pratique tout en refusant de s'en tenir à une position abstraite et extérieure aux effets de pensée en action. La problématique du lien entre théorie et pratique qui, dans l'histoire de la pensée, n'a cessé de s'affirmer en tant qu'acte d'amener à l'être, dans une fondation métaphysique, est décentrée par Stuart Hall. Simultanément, il semble éviter l'enfermement dans une position immanentiste qui pourrait n'être qu'un retournement, qu'une négation de la pensée dualiste métaphysique.

C'est dans cette tension en mouvement que se situe l'action légitime de l'activation de la théorie, sa légiti(ma)c(t)ion. Comprenons que nous déplaçons ici la question traditionnelle de la légitimité, qui fonderait en raison l'exercice de la pensée et s'opposerait à sa légitimation, sa justification pratique, ou, dans le sens déjà revisité par Jean-François Lyotard (1978 : 69), sa performativité. Nous décentrons cette dichotomie vers le conflit de la légiti(ma)c(t)ion qui met en tension l'action de légitimer un exercice théorique et la sanction « pragmatique » des effets de cet exercice sur le monde, sans en chercher un fondement extérieur au monde, ou ultime. Cette exigence de la pensée correspond à son exercice stratégique (Certeau, 1980 ; Althusser, 1965 ; Spivak, 1988 ; Bhabha, 1994) qui se déploie dans la « réalité de l'expérience » ou du social et que nous affirmons avec Stuart Hall (1992) dans sa puissance métaphorique. La pensée se tient en équilibre instable entre le risque de se réfugier ou de reproduire les superstructures ou les métarécits totalisants, qui ont entraîné la perte des valeurs et des repères qui pouvaient guider une action et son nécessaire affrontement à la sanction des sens et du jugement, qui l'inscrivent discursivement dans l'espace social.

La légiti(ma)c(t)ion réinvestit la question de la justification d'une pensée en action, s'attachant à ses effets sur le monde. Elle visite la différence entre un travail académique et universitaire et un travail intellectuel qui se développe en pratique politique et qui vise l'intervention. Elle déplace l'opposition dualiste entre idéalisme et matérialisme, le primat de l'un sur l'autre, ou la question du lien entre théorie et pratique vers non seulement une « évaluation » de la performativité d'une pensée, mais l'attachement à ses effets sur les situations historiques qu'elle saisit. La légiti(ma)c(t)ion décentre la légitimité du fondement vers la légitimation de l'effet.

Le travail de décentrement est un exercice limite qui ne peut faiblir et implique une pratique qui n'a de cesse de revenir sur ce avec quoi elle se bat, sur ce qu'elle a décentré et sur ces propres avancées. La pensée qui s'interroge sur ce qui fonde son exercice et son usage théorique en pratique peut encore être associée à la pratique conflictuelle de la lecture. Plus précisément, Stuart Hall (1992 : 101) dans sa lecture conflictuelle de Louis Althusser et de ses co-auteurs (1965), finit par déclarer l'erreur d'interprétation de celui-ci sur la définition d'une pratique théorique, ainsi que sa profonde erreur de traduction « superstructuraliste » du marxisme classique.

Deux dimensions croisées ont à être questionnées de nouveau. Penser la surdétermination du politique en tant qu'acte théorique reconsidère et met en tension le positionnement althusserien vis-à-vis du travail idéologique et scientifique de Karl Marx, mais aussi la célèbre onzième thèse du penseur allemand sur Feuerbach (Marx, 1888). En effet, ces moments théoriques que narre Stuart Hall ont principalement réinvesti la justification théorique de l'idéologie marxienne, tout autant que son injonction de transformation du monde. Il ne suffit donc pas de problématiser une relation au texte ou à un auteur, mais bien de laisser en tension cette relation.

Louis Althusser (1965) s'est imposé comme tâche de définir en tant que « théorie » le travail épistémologique de Karl Marx (1857) dans l'élaboration du *Capital*. Il y aurait une rupture entre les œuvres idéologiques de jeunesse du philosophe et les œuvres scientifiques de la maturité. Karl Marx offre une science à la réalité sociale, le marxisme, tout autant qu'une véritable problématique de la science. Louis Althusser (*et al.*, 1965) donne un fondement scientifique à son matérialisme historique en produisant le concept de surdétermination ou « de l'efficace d'une structure sur ses effets » (Derriennic, 1968 : 377). La surdétermination est un concept de causalité qui lie la structure à ses effets. La structure « déterminante en dernière instance » (*ibid.*) est l'économie, comme mode de production qui conditionne le fonctionnement du système social. La conjoncture historique est donc déterminée par l'économie.

Énoncée ci-dessus, la position de Stuart Hall (1992) pense de nouveau la « surestimation de l'unité des relations de structure » (Maigret, 2013 : 151), que nous définissons comme surdétermination. Mais le réinvestissement métaphorique de la question du lien entre théorie et pratique décentre-t-il l'utopie marxiste d'un devenir monde de la pensée ? Dans son avant-propos aux *Thèses sur Feuerbach*, dont il a dirigé la publication posthume, Friedrich Engels (Marx, Engels, 1888) souligne que Karl Marx a avancé une nouvelle conception du monde. En annexe, la onzième thèse sur Feuerbach (*ibid.*) énonce : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer ». La question du rapport de la philosophie avec la vie et la théorie sociales est posée. C'est encore l'objectif que poursuit Stuart Hall. Dans la lecture de Friedrich Engels, Karl Marx dépasserait dialectiquement l'« *Aufhebung* » dialectique hégélienne, ce mouvement de l'esprit tenant ensemble négation, conservation et élévation. Développant une philosophie de la *praxis*, il va au-delà de l'idéalisme et le marxisme antérieurs. En même temps, il met en tension une pensée « idéal-dialectique » qui conçoit la révolution comme le résultat de la contradiction entre forces et rapports de production (Marx, 1859) et la pensée de l'auto-émancipation révolutionnaire de *L'idéologie allemande* (1888) comme forme de libération. Les classes opprimées, par leur expérience dans l'action, par leur propre *praxis*, pourront changer leur conscience et subvertir le pouvoir du capital. La philosophie de la *praxis* qu'Antonio Gramsci (1975) – dans le prolongement de Karl Marx – reprend dans ses *Cahiers de prison* exprime bien une vision du monde. Une *Weltanschauung* peut-elle être détachée de ses origines métaphysiques et romantiques ?

Si l'exégèse marxiste et néo-marxiste montre la richesse polysémique d'un texte (toujours) ouvert à l'interprétation, on peut encore envisager une position de lecture laborieuse qui débusquerait les traces latentes du fonctionnement idéaliste de la pensée marxienne. Par exemple, que penser de ce repositionnement de la *praxis* en tant que catégorie, comme unité dialectique entre l'objectif et le subjectif (Marx, 1888) ? Le dépassement dialectique de la dialectique engagé par Karl Marx semble n'être qu'une itération formelle. On peut aussi laisser ouverte, et cela traduit notre position, l'interrogation critique d'une utopie du devenir monde de la pensée, ou d'une théorie de l'action comme passage de l'idéal à la réalité, ou de l'actualisation de la pensée dans la pratique.

L'affirmation théorique de la pensée en action et son déplacement métaphorique en tant que réinvestissements halliens d'une philosophie de la *praxis* auraient non seulement retourné et déconstruit le problème théorico-pratique, mais l'auraient reconstruit stratégiquement, arbitrairement, en une pratique décentralisante de la théorie.

C'est encore en ce sens d'une ouverture de la pensée que nous interrogeons, avec Éric Maigret (2013 : 162), le courant qui agit depuis quelques années les *studés* et qui les déplacerait vers le nouveau paradigme de « topologie immanente du social ». Stuart Hall ne semble pas éprouver l'intérêt théorique de créer un nouvel espace à la pensée ou de justifier son repositionnement. Pour autant, dans ce cheminement théorico-pratique, on comprend aussi que la pensée se diffuse sur les lieux mêmes de la production, de l'entretien et de la circulation du discours (Rancière, 2000 ; Bowman, 2008). Dans le sens de Jacques Rancière (2006), cela signifie qu'il faut encore attaquer des sites disciplinaires précis, les sites de production et de partage du sensible, du perceptible et de l'intelligible. En effet, la pratique indisciplinée de Jacques Rancière s'est déplacée vers une poétique du savoir. Notons que dans sa traduction anglaise, l'auteur a choisi le terme « esthétique » (« *an aesthetic of knowledge* »). Il n'est nullement question d'envisager une dimension esthétique des formes du savoir. La réflexion se place à un autre niveau, qui s'attaque à la dichotomie, signe d'ignorance selon Jacques Rancière, qui divise la théorie et la pratique du savoir :

L'esthétique, ou la poétique, dont Jacques Rancière revisite l'origine aristotélicienne n'est ni une théorie de l'art, ni une théorie de la sensibilité ; historiquement déterminée, elle désigne, en tant que concept, un régime spécifique de visibilité et d'intelligibilité de l'art. Ce régime s'inscrit dans un mouvement de reconfiguration de l'expérience sensible et de son interprétation dans un sens kantien. La tâche de la poétique du savoir est de retrouver la texture d'une expérience sensible : qui sont les travailleurs, les subalternes, les dominés ? Que font-ils, pensent-ils, veulent-ils et disent-ils (Bowman, Stamp, 2011) ?

Le jugement esthétique comporte un caractère désintéressé, une neutralisation esthétique du savoir qui suspend les conditions normales de l'expérience sociale. La poétique du savoir avance aussi que ce dernier est toujours double. Il est un ensemble de connaissances comme un partage organisé de positions. L'expérience esthétique dérégule les relations circulaires entre la connaissance comme savoir et la connaissance comme distribution des rôles. Jacques Rancière (2000) exprime l'ancrage historique et conjoncturel d'une approche esthétique de la culture qui saisit les jeux de pouvoir animant la culture d'une époque.

L'autoréflexivité de la pensée, tout autant que son incessant exercice – qui visite et cite encore, de manière dialogique, les pensées et les textes antérieurs – n'a jamais quitté le champ de l'expérience. Plus précisément, elle semble ne pas affirmer son immanence, mais la distance critique qu'elle peut déployer au sein de l'espace « mondain » et social, fondée sur la reconfiguration de l'expérience sensible en tant qu'activité d'interprétation. C'est encore là que se déploie l'exercice qu'a légué Stuart

Hall, celui de la lutte envers une pensée : la reconfiguration de l'expérience ne peut-elle rester qu'un renversement du primat rationaliste, fonctionnant donc encore à partir des mêmes prémisses, ou effectue-t-elle un réel déplacement qui ne se tient pas dans la négation, mais dans l'acte dialogique de destruction/reconstruction ?

Conclusion

À titre conclusif, nous pouvons revenir sur la conjecture narrative choisie dans ce texte qui permet l'analyse de ce que certains « moments théoriques » des *cultural studies* ont représenté pour Stuart Hall, tout en orientant la question générale de la politique de la théorie. Cette pratique n'exclut nullement, selon l'auteur, une approche non narrative de la question théorique dans un autre texte, une autre situation.

Pour Stuart Hall, la narration de soi se découvre détournement critique, renarrativisation du grand récit des *cultural studies*. Reconfigurant dans leur dimension narrative les logiques argumentatives du discours ou rationalistes de la science, elle affirme son positionnement théorique. Elle peut se définir anti-essentialiste, déconstruire l'universalisme radical, se diffuser dans l'utopie de la distance et de l'objectivité du discours d'un scientifique en discours scientifique. En même temps, elle autorise à l'exposition, en filigrane, d'un « je », du récit d'expérience d'un soi engagé dans la lutte pour le savoir... Selon les propres termes de Jacques Rancière (2006 : 10), la narration brise un savoir établi, une discipline, voire l'enfermement et la justification disciplinaire de la science. Le même auteur a montré que, en tant que disciplines établies, l'histoire, la science politique ou la sociologie peuvent être rapportées à des opérations poétiques : la description, la narration, la métaphorisation ou la symbolisation (Rancière, 2011 : 14) qui donnent sens à leurs propositions, qui agissent, pourrait-on traduire, en re-construisant leur sens.

Nous nous permettons de saisir la lutte, le conflit théorico-pratique de Stuart Hall comme le déplacement intellectualisé et narrativisé, métaphorisé, de la lutte révolutionnaire vers la pensée critique. Celle-ci gagne à être, si ce n'est érigée, pour le moins légitimée en tant que pratique philosophique. Cette légitimation pratique, en action, pense l'activation théorique de la pratique, des pratiques, en deçà d'une surdétermination structurelle de la théorie en pratique. Nous retrouvons cette pratique dans l'engagement de lecture de Stuart Hall envers Jacques Rancière. Celui-ci définit sa méthode de travail en tant que mésentente, dans une proximité sémantique avec la métaphore du « *struggle* », de la lutte hallienne. La mésentente (Rancière, 2011 : 2) est à la fois une synthèse sur la politique et un travail méthodologique : « [Elle] n'est pas seulement un objet de mon travail théorique. C'est aussi la méthode de ce dernier. S'intéresser à un auteur ou à un concept signifie d'abord pour moi construire la scène d'une mésentente, tester un opérateur de différence »⁵.

⁵ « *Disagreement is not only an object of my theorization. It is also its method. Addressing an author or a concept first means to me setting the stage for a disagreement, testing an operator of difference* ».

Références

- Achard P., 1995, « Formation discursive, dialogisme et sociologie », *Langages*, 117, vol. 29, pp. 82-95.
- Althusser L., 1965, *Pour Marx*, Paris, F. Maspéro.
- Althusser L. et al., 1965, *Lire le Capital*, Paris, F. Maspéro.
- Bakhtine M. (Volochinov N. V.), 1929, *Le marxisme et philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, trad. du russe par M. Yaguello, Paris, Éd. de Minuit, 1977.
- Bhabha H. K., 1994, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. de l'anglais par F. Bouillot, Paris, Payot, 2007.
- Besnier J.-M., Perriault J., 2013, « Introduction générale », *Hermès. La revue*, 67, pp. 13-15.
- Bowman P., 2008, « Alterdisciplinarity », *Culture, Theory and Critique*, 1, vol. 49, pp. 93-110.
- Bowman P., Stamp R., 2011, « Against an Ebbing Tide : An Interview with Jacques Rancière », pp. 238-251, in : Bowman P., Stamp R., eds, *Reading Rancière : Critical Dissensus*, Londres, Éd. Continuum.
- Certeau M. de, 1980, *L'invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Union générale d'édition, 1990.
- Derriennic J.-P., 1968, « Lire Althusser », *Revue française de science politique*, 2, vol. 18, pp. 376-384.
- Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Gramsci A., 1975, *Cahiers de prison*, t. 2, trad. de l'italien par M. Aymard et P. Fulchignoni, Paris, Gallimard, 1983.
- Hall S., 1980, « Cultural Studies : Two Paradigms », *Media, Culture & Society*, 1, vol. 2, pp. 57-72.
- 1992, « Cultural Studies and its Theoretical Legacies », pp. 97-109, in : During S., *The Cultural Studies Reader*, Londres/New York, Routledge, 1993.
- Haroche C., Henry P., Pêcheux M., 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages*, 24, pp. 93-106.
- Liotard J.-F., 1978, *La condition post-moderne*, Paris, Éd. de Minuit.
- Maigret É., 2013, « Ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des *studies* », *Questions de communication*, 24, pp. 145-167.
- Marx, K., 1859, Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, pp. 17-19, trad. de l'allemand par M. Husson et G. Badia, Paris, Éd. sociales, 1972.
- 1888, « Thèses sur Feuerbach », in : Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande. Critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, Bauer et Stirner et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, trad. de l'allemand par H. Auger et al., Paris, Éd. sociales, 1968.
- Montag W., 2013, « Le Lénine d'Althusser », in : actes du colloque *Penser la transformation*, Montpellier, 27 mai. Accès : <http://www.penser-la-transformation.org/colloque/2013-05-27%20montag.htm>. Consulté le 03/03/14.

- Morin E., 1990, « Sur l'interdisciplinarité », *Bulletin interactif du Ciret*, 2, 1994. Accès : <http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b2c2.php>. Consulté le 03/03/14.
- 2011, *Mes philosophes*, Paris, Éd. Germina.
- Nicolescu B., 2012, « Une nouvelle vision du monde, la transdisciplinarité ». Accès : <http://ciret-transdisciplinarity.org/transdisciplinarity.php>. Consulté le 03/03/14.
- Popper K. R., 1963, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, trad. de l'anglais par M.-I. et M. B. de Launay, Paris, Payot, 2006.
- Rancière J., 2000, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, Éd. La Fabrique.
- 2006, « Thinking between Disciplines : An Aesthetics of Knowledge », trad. du français par J. Roffe, *Parrhesia*, 1, vol. 1, pp. 1-12.
- 2011, « The Thinking of Dissensus : Politics and Aesthetics », pp. 1-17, in Bowman P., Stamp R., eds, *Reading Rancière*, Londres/New York, Éd. Continuum.
- Ricœur P., 1969, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 1975, *La métaphore vive*, Paris, Éd. Le Seuil, 1997.
- Spivak G. C., 1988, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. de l'anglais par J. Vidal, Éd. Amsterdam, 2009.